On est au Musée canadien de la guerre et vous allez voir en bas un de mes véhicules qui étaient en Croatie, un véhicule de mon peloton du 2e Bataillon, Royal 22e Régiment qui était un TOW (Tube-launched, Optically tracked, Wire-guided missile) sous blindage, un TSB. Donc un TOW monté sur un transporteur de troupes blindées. Eh oui, Il est rendu dans un musée!

Je suis Major Sandra Perron, à la retraite. J’ai servi dans le Royal 22e Régiment, le 2e Bataillon. Quand je suis rentré en '84, 1984, il n’y avait pas de femmes dans les armes de combat. Et donc moi j’ai appliqué pour devenir un officier d’infanterie en 1989, aussitôt que le métier fut ouvert aux femmes et moi j’ai demandé tout de suite un transfert.

Il y avait beaucoup de mythes face aux femmes. Beaucoup de préjugés que les femmes physiquement ne seraient pas capables d’être dans les armes de combat, qu’elles ne seraient pas capables de faire les tâches — qui vont nuire aux opérations, qui vont nuire à la cohésion de groupe. J’ai passé par-dessus tous les préjugés. Les soldats se foutent du sexe, la couleur de la peau, si tu es gros, petit, beau ou laid. Ils veulent un officier qui ait du leadership. C’est là que j’ai appris que oui, les femmes peuvent être dans les Forces et on peut avoir de belles carrières, et on ajoute à l’efficacité opérationnelle.

Quand je suis arrivée en Bosnie, une des premières choses que j’ai réalisées c’est qu’on va être confronté à des décisions de dilemme moral, dans le sens que c’est une chose d’être entraînée comme soldat, mais quand on se déploie pour le maintien de la paix, on fait face à des situations pour lesquelles on n’est pas entraîné. Dans mon camp, une des premières journées que je suis arrivée, il y avait une petite fille à l’extérieur du camp qui voulait échanger une carcasse de grenade pour des bonbons. Et maintenant on avait un dilemme. Est-ce qu’on lui donne des bonbons pour lui enlever la grenade, et on risque de mettre sa vie en danger? Parce qu’elle va apprendre que si elle trouve des obus ou des grenades, elle va avoir des bonbons pour l’échange. Ou bien, est-ce qu’on la rejette et qu’on la renvoie d’où elle vient avec sa grenade? C’était des dilemmes comme ça auxquels on faisait face tous les jours lorsqu’on faisait des patrouilles, des échanges de prisonniers, des escortes de convois de sécurité. Et c’était difficile pour nos troupes, nos soldats, de prendre de bonnes décisions qui un bord comme de l’autre avait des mauvaises réponses.

J’ai passé quelques jours dans le fond à l’hôpital de Fojnica qui était un hôpital qui avait été abandonné par toute l’équipe de travail [bosniaque] à cause de la guerre. Et donc les enfants âgés de quelques mois à quelques années — c’était difficile de voir leurs âges — étaient tous des enfants handicapés. Et il y avait aussi des adultes handicapés qui avaient été embarrés dans leurs chambres lorsque l’équipe de travail avait quitté. Et nos soldats ont été mandatés d’assurer la sécurité. Ça nous a pris quand même quelques jours à se rendre et lorsqu’ils sont arrivés, les enfants étaient dans un état pitoyable. Ils n’avaient pas été nourris pendant trois jours, peut-être plus. Il y avait quelques bébés décédés déjà. Et c’est nos soldats qui ont dû prendre la relève de tout ce qui est la survie des enfants, ainsi que la sécurité. Un des petits garçons qui était sévèrement handicapé. Il il n’avait pas de nez, il y avait deux rangées de dents, tout jauni… vraiment un petit enfant magané. Et qui avait aussi été abandonné par ses parents, le premier coup, et par l’équipe de soutien de l’hôpital une deuxième fois. Ce petit garçon-là n’avait pas la vie facile de tous les côtés. Et quand je suis venue, il voulait juste me toucher, il voulait juste que je le prenne dans mes bras, ce que j’ai fait. Et c’est vraiment une période que j’ai pu sentir la différence que mes soldats faisaient en Bosnie. C’était une tâche très difficile pour nos soldats moi j’y ai été quelques jours après que nos soldats avaient fait le gros de la tâche du nettoyage, de nourrir les enfants. Même après quelques jours, c’était difficile de voir dans quel état les enfants se trouvaient. C’était un des moments les plus remarquables de ma carrière — de voir ce que nos soldats ont fait pour sauver la vie de ces enfants-là.

Mon deuxième tour en ex-Yougoslavie était vraiment différent du premier. Je me suis déployée en tant que commandant du peloton antichar avec 42 hommes. Le but était vraiment d’assurer la sécurité d’un périmètre qui était démilitarisé et faire des patrouilles chaque jour et assurer la sécurité de cette zone-là entre les Serbes et les Croates. À trois reprises ils ont frappé des mines antichars. Le premier on était très chanceux ; ça a frappé juste le devant du véhicule et on n’a pas eu de blessé. Le deuxième tous les missiles à l’intérieur du véhicule ont explosé, en plus de la mine antichar. On a eu des blessés, un entre autres qui était assez grave. Et par la suite on a demandé à Ottawa de mettre un blindage additionnel sur nos véhicules parce que le véhicule antichar avec les missiles TOW n’avait pas de blindage additionnel, de protection additionnelle parce que c’était trop pesant en plus de tous les missiles. Et finalement Ottawa nous a donné la permission d’au moins mettre des plaques de céramique à l’entour du véhicule. Et la troisième mine antichar, on a été encore une fois très chanceux les plaques de céramique ont sauvé la vie de nos soldats.

Ceci c’est probablement le souvenir le plus cher que j’ai de mon tour en Croatie. C’est un certificat qui a été présenté par les personnes qui avaient été déplacées dans le camp de Knin avec le général Forand. Et c’est un certificat que les réfugiés m’ont donné pour le travail que mon peloton avait fait pour les aider au niveau de la sécurité, l’hygiène et tout ça. Ils me l’ont donné en anglais et en serbo-croate, mais ce qui m’est plus cher de tout ça c’est que c’est la seule chose qu’ils avaient à donner, et ils ont quand même trouvé le temps de faire un certificat pour me donner leur appréciation, pour m’offrir leur appréciation et ça m’a très touché dans le temps. C’était un de mes souvenirs les plus mémorables parce que c’est là que j’ai vu mes soldats travailler très, très fort, mais tous ensemble. Et c’est là que j’ai vu qu’on avait développé une belle cohésion de groupe et le moral était à son meilleur.

Le retour de la Croatie a été probablement les moments les plus difficiles de toute ma carrière. Du jour au lendemain, je n’avais plus mon sens d’appartenance, je n’avais plus une mission de maintien de la paix, je n’avais plus mon peloton. J’avais beaucoup de difficulté à continuer ma carrière. C’est vraiment vers la fin de notre déploiement en Croatie que j’ai décidé de quitter les Forces. Être une femme dans un bataillon d’hommes est déjà difficile. Je me voyais être muté à Gagetown dans les nouveaux défis, dans un endroit où est ce qu’il n’y avait pas eu encore de femmes dans les armes de combat et surtout dans l’infanterie. Et je ne me voyais pas recommencer l’intégration et refaire toutes les preuves que j’avais faites à mon bataillon et c’est là que j’ai décidé de quitter les Forces. Et c’était très difficile pour moi parce que depuis l’âge de 14 ans et ce que je rêvais de faire. C’est ce que je n’avais aucun autre désir de faire quoi que ce soit. Je ne voulais pas être civile, mais je savais que je ne pouvais pas continuer ma carrière. C’était triste.

J’ai gardé tous les souvenirs, les bons et les mauvais, des Forces canadiennes parce qu’on ne peut pas s’aimer aujourd’hui sans apprécier tous les souvenirs qui ont façonné qui on est aujourd’hui. J’ai une place spéciale dans mon cœur pour les souvenirs que j’ai dans les Forces canadiennes – surtout ceux avec mes soldats qui ont été extraordinaires. Surtout dans un temps où est-ce que les femmes -- c’était tout nouveau pour eux. Parfois on était, eux comme moi, maladroit dans notre relation et notre développement de cette relation entre eux et nous. Et j’ai beaucoup de bons souvenirs. C’est important de se souvenir des déploiements et de ce qu’on a fait pour les autres pays. Et aussi les relations qu’on a développées avec les autres Casques bleus qui étaient en théâtre parce que ça fait de nous un pays plus riche, plus fort et plus accommodant pour les autres cultures.